

## CHAPITRE 20

### NOTRE MAGNIFIQUE VOYAGE EN TERRE HELLÉNIQUE

Une fois la somme d'argent réunie et les préparatifs du plus beau et long voyage de ma vie achevés, nous partîmes plein d'espoirs et de futur...

Il était prévu de faire escale chez tante Ida vivant au Tessin. La première étape de ce voyage se compliqua de passablement de problèmes qui nous retardèrent considérablement. Aussi étions-nous arrivés vers trois heures du matin chez une tantine sympa. Soucieux de ne pas ébranler ses convictions religieuses, nous fîmes chambre à part, étant entendu qu'il n'était pas question de coucher hors mariage dans la même pièce et encore moins dans le même lit.

Cette arrivée tardive était due en partie à notre départ de Genève aux environs de seize heures et cet incident sur l'autoroute qui choqua Arielle. En effet, un automobiliste s'était mis à nous pourchasser dans un tunnel autoroutier et alla jusqu'à tenter de nous renverser. Il me fallut calmer la crise de larmes qui en découla. J'avais de plus sous-estimé la distance à parcourir mais mes qualités de motard aux excellents réflexes firent la différence, nous roulâmes... volâmes.

Après trois jours passés chez sa tante, il nous tardait de poursuivre notre route en direction de l'Italie. Arielle tenait à visiter Venise. Elle était en charge de l'aspect culturel du voyage... c'était parti...!

Dans le pays de Dante, je m'étais fait escroquer d'un plein d'essence. À peine avais-je parcouru quelques kilomètres que je tombai soudain en panne. Persuadé qu'il s'agissait d'un problème de carburateur, je l'avais démonté et vérifié mais tout semblait pourtant normal. J'eus alors l'idée d'ouvrir le réservoir, qui était vide. Le pompiste italien, détournant mon attention en complimentant ma machine y avait versé à peine quelques litres. Il m'annonça son prix que l'on ne pouvait évidemment pas lire sur sa pompe, dont le compteur était en panne, comme par hasard...

Bénéficiant par chance de l'entraide motarde, nous fûmes tractés par un « confrère » jusqu'à la station la plus proche.

Une fois à Venise, j'avais une autre préoccupation: – surtout en Italie – trouver un parking où l'on ne me « piquerait » pas ma bécane. Arielle avait beaucoup de peine à le comprendre si bien que durant la visite de la cité des Doges, je n'étais pas rassuré de savoir mon engin hors de ma vue.



Elle me taquinait et me faisait la tête tour à tour mais cela ne nous empêcha pas de visiter la cité de Casanova dans une relative sérénité. Pouvais-je agir différemment ? Car si ma passagère dit : « Je veux voir Venise, alors que ceci soit écrit et accompli ». Arielle savait se servir de ses pleurs pour argumenter et m'émouvoir au point que je finissais par craquer et céder... je l'adorais.

Une fois à Trieste, nous avons franchi la douane de Koper. Là, nous avons eu droit à un « la République socialiste yougoslave vous souhaite la bienvenue ! ». Nous avons profité d'une promotion pour changer des *travellers* en dinars. À l'hôtel, nous nous étions endormis amoureusement, blottis l'un contre l'autre, espérant échapper au regard du Pape et n'étant plus sous le « régime » de tante Ida et ses interdis « vaticanesques ». Bercés par le chant des grillons, c'est sans problème que nous passâmes notre première nuit dans le fief de Tito.

Le lendemain, une magnifique journée, nous étions plus calmes et commençons à prendre le tempo de nos vacances. Après un copieux déjeuner, nous avons poursuivi la route longeant l'Adriatique. L'itinéraire prévu par mon associée consistait à joindre l'Albanie. La route était si peu fréquentée que c'était un réel plaisir de rouler à une vitesse de croisière de huitante km/h. Je me souviens que ma conduite ressemblait à une danse langoureuse au rythme des virages, à ceci près que ma partenaire se trouvait à l'arrière... si, si. Ainsi cheminant, nous consommions si peu de carburant que nos pleins se faisaient tous les sept cents bornes soit moins de quatre litres aux cent kilomètres. Nous avons adopté un rythme biologique et alimentaire. Aussi ne mangions-nous que lorsque nous avions faim, dormions-nous quand nous étions fatigués et visitons-nous tout ce qui pouvait nous interpeller... surtout ma responsable culturelle.

À aucun moment – et c'était une première – je n'ai ressenti ni angoisses, ni malaises, ni ennuis d'aucune sorte. J'étais transformé en un autre homme... l'homme d'Arielle, super-zen...



Le soir, Arielle faisait la lessive qu'elle séchait ensuite à la traîne derrière la moto. Mais si nous avions le malheur d'être coincés derrière un camion diesel, ses fumées transformaient le linge en torchons noircis par le gas-oil. Je m'en fichais, grâce à elle, j'ai passé le meilleur moment de ma vie, simplement et sans soucis. Rien n'aurait pu m'atteindre avec ma reine. Je pouvais ainsi consacrer tout mon temps à m'occuper d'elle, la regarder déambuler, observer ses belles formes, toucher sa peau, prendre sa main et la poser sur mon visage, l'écouter parler et me lire ses textes. Arielle a une grande ouverture d'esprit. **J'étais très heureux... elle était très heureuse.**

Nous avons été frappés par la saleté régnant dans ce pays, ces papiers gras jonchant le sol çà et là, l'état des WC d'hôtels dans lesquels s'amoncelaient des tas de merde... tout ceci était horrible...

À part cela, la Yougoslavie est un beau pays et son peuple est très sympathique.

Nous avons vécu deux aventures dignes de narration:

Faute d'avoir trouvé où dormir, nous avons passé la nuit à la belle étoile à près de huit cents mètres d'altitude. De ce promontoire, nous avons une vue extraordinaire sur cette mer infinie dans laquelle plongeaient ces montagnes vêtues d'un slip de bain intégral bariolé de couleurs où prédominait le vert. Arielle – imitant George Sand – fumait sa pipe. Dans son attitude, il y avait un peu de provocation féministe style l'amante de Vigny et Chopin. Je crois qu'elle adorait téter cette «cheminée». Arielle avait deux particularités (excuse-moi de l'exposer ici au lecteur): elle avait un «cheveu sur la langue» et suçait son pouce en lustrant de son majeur, la partie interne de l'index.

Au réveil, nous fûmes surpris par la présence d'un chasseur. Le costaud, armé d'un fusil à gros canon double se tenait planté là, devant nous. Il portait une lourde cartouchière en bandoulière. Je dois dire alors que je ne la menais pas large mais, me devant de protéger ma «dame», j'étais prêt à toutes éventualités.

En guise «d'agression», il nous apporta notre petit déjeuner au «lit» (chasseur sachant chasser sans son chien), lui qui pourtant avait un très gentil chien. Notre discussion se limita aux quelques mots de ceux qui ne parlent pas la même langue mais savent s'entendre et vont droit à l'essentiel. Le repas matinal était composé de lait de chèvre, pain, beurre, confiture. C'était succulent.

\*\*\*

Une fois de plus nous n'avions pas trouvé d'hôtel pour la nuit et fûmes reçus chez l'habitant... après tout, ce n'était pas grave, mon «alter ego» étant à mes côtés, que pouvait-il nous arriver, je vous le demande? Ne nous égarons pas.

Ces gens étaient d'une gentillesse telle que celle-ci éveilla paradoxalement mes soupçons. Ceux-ci nous cédèrent leur propre chambre à coucher dans laquelle ils prirent soin de changer les draps du lit.

J'avais tellement bêtement peur que nous nous fassions détrousser – n'oublions pas que je devais protéger ma «belle» de tous dangers – que je m'étais (mal) endormi avec un canif à lame pliable dans le manche, placé sous l'oreiller.

Le lendemain, ces gens de grande bonté nous offrirent un petit déjeuner pouvant à lui seul constituer notre quotidien alimentaire. Avant de les quitter, ils nous firent cadeau de dragées de mariage. J'aurais dû mieux interpréter les symboles de ces anges nous entourant...

Lors de notre départ, je voulais régler ce que je leur devais, ils repoussèrent «clairement» mon argent et me firent promettre de me marier très vite avec ma compagne cette année encore... sans commentaire.

Arrivés à Dubrovnik, nous avons rapidement visité la ville médiévale avant de poursuivre ensuite en direction de la frontière albanaise. Là se trouvait un lac avec des cygnes noirs... première observation, le lac de Shkodra.

Une fois à la douane yougoslave, nous fûmes reçus par une équipe de joyeux lurons hilares et n'allions pas tarder à comprendre pourquoi. En effet, quelques kilomètres plus loin, côté albanais, cette équipe-là était tout, sauf drôle. C'est à l'aide de kalachnikovs qu'ils nous frictionnèrent les côtes, nous montrant clairement qu'il nous fallait rebrousser chemin au plus vite. Je fis demi-tour sans demander mon reste, fort d'une poussée d'adrénaline issue de leur «gentille» réception et m'en retournai sur mes pas... plutôt sur mes roues. Ainsi s'explique le rire de leurs homologues yougoslaves qui devaient connaître par avance l'issue de ce type de tentative puisque c'était chaque fois le même scénario.

Nous avons pris le ferry à Dubrovnik pour contourner ce pays de rustres.

Après quelques heures de bateau, nous avons débarqué à Igoumenitsa, en terre grecque dans le nord-ouest du pays. Puis ce fut Patras et l'embarquement pour le Péloponnèse.

Sur la presqu'île, notre trajet croisa bon nombre de sites et villes historiques. Arielle, porteuse d'une maturité A (latin-grec) était très armée culturellement.

\*\*\*

Parmi les lieux prestigieux visités citons: Olympie et ses antiques jeux, Sparte aux valeureux et courageux guerriers. Pour bien mélanger les genres et cultures nous avons également visité des monuments représentant la culture byzantine telle Mistra.

Après un petit crochet au théâtre d'Epidaure à l'exceptionnelle acoustique, nous avons traversé l'impressionnant isthme de Corinthe. Puis, direction Athènes la culturelle où Arielle, en ma compagnie un peu forcée, visita son illustre musée, bardé de nombreuses sculptures, tel Hermès de Praxitèle, différents Couros, l'architecture dorique, ionique et corinthienne. Puis cap sur... Cap Sounion et son Poséidon (dieu de la mer) et enfin retour à la capitale. Nous avons pris le bateau pour Ios, Cyclades de la mer Egée riche en dauphins. J'adore ces mammifères et mon rêve un peu classique: vivre parmi eux, nager sans fin au contact du lustre de leur corps sur ma peau à la recherche (même en vain) de la signification du regard empreint de tant de gentillesse de ces cétacés marins dont la générosité et la bonté n'ont d'égale que la fascination qu'ils exercent sur moi. Je ne me lasserai jamais de ces êtres saints... jamais, je les aime autant que mes arbres, Arielle mon dauphin humain et (je ne t'ai pas oubliée) Suzon. Nous nous étions plus particulièrement attardés à Olympe.



\*\*\*

Lorsque nous roulions, si vous saviez comme **j'aimais être enlacé à pleins bras et ceint à pleines cuisses par ma passagère**. Arielle était tellement à l'aise à l'arrière de notre « maison » à deux roues qu'il lui arrivait de s'assoupir, ce qui faillit causer un accident. Elle aimait poser sa tête sur mon épaule droite, ce qui me valut, de temps à autre, quelques torticolis.

À notre retour de Ios, nous passâmes une nuit « chez » la Belle Hélène. Nous avons ensuite rejoint Patras où nous attendait notre bateau pour Ancône, Italie. Faisant étape à Ravenna, nous pûmes admirer ses mosaïques. Au terme de notre voyage, nous nous étions de nouveau retrouvés à Lugano chez tante Ida, ultime étape avant Genève... le tout, avec « grillon » notre infailible moto.

\*\*\*



Merci à toi mon Dieu pour ce voyage et le grand bonheur que nous vécûmes à la découverte de toutes ces beautés en compagnie de cette merveilleuse femme. Je revis ces souvenirs avec d'autant plus de plaisir que Ta Présence nous protégea de tous dangers. Je n'oublierai jamais tout ce que Tu fis pour elle, pour moi et ce que Tu fais aujourd'hui encore. Comment le pourrais-je puisque je crois Te deviner dans chaque instant de ma vie ce, malgré les doutes qui envahirent trop souvent mes pensées et mon âme.

Comme dans tous les couples, il y eut des orages et des tempêtes, mais le bleu prédominait dans nos ciel et mers alentour. La lumière brillait sur notre île, au temps de notre amour à peine âgé d'un an. J'aimais la vivacité d'Arielle, son intérêt à propos de tout. Elle «fouinait» dans la culture, à l'instar de son nez qu'elle égarait par trop souvent dans les livres qu'elle dévorait insatiablement. J'admirais cette propension et son intérêt empreint de pureté et beauté, j'aimais la contempler lorsqu'elle se tenait debout dans sa robe de tissu beige, son outre en bandoulière. Elle était tellement présente, plantée sur ses pieds légèrement inclinés dans ses petites chaussures de peau. Elle était si petite et si grande en même temps, pleine de tout, de présence, de vie. **Elle était simplement avec moi.** Elle m'interpellait sur ses récentes découvertes qu'elle exprimait avec ce petit zézaïement qui la rendait si tendre et attachante pour l'éternité. Je l'aimais. Elle voulait me faire partager tout ce qu'elle possédait, acquérait, inventait. Tout cela pour mon bonheur, notre bonheur. Elle voulait que je sois le premier et le plus heureux des hommes. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'un orgueil qui comme tous les orgueils sont mal placés, mais non, elle désirait simplement m'apporter une qualité de vie qui m'avait été si durement refusée par le passé... et m'épargner pour l'avenir.

Pour l'anniversaire de mes vingt-cinq ans, elle m'avait préparé une fête comme je n'en ai jamais vécue avant elle. **Arielle était mon an «0».** Il y aura un après. Elle m'avait préparé depuis longtemps une série de cadeaux dont un appareil de photo pour symboliser le fait qu'avec les images ainsi réalisées, ma renaissance serait documentée et débiterait avec elle. Elle désirait créer un présent qui, un jour, deviendra un passé et quel passé, fait du bonheur de ces grands moments en compagnie de cette immensité de bonté de femme. Et même si je me trompe, le cœur, son cœur y était. Dès lors, il m'importe peu de connaître ses raisons puisqu'elle me rendait si heureux et tellement vivant.

**Arielle avait donné renaissance à un Pierre-Alain nouveau.**

**Je me sentais tellement heureux d'être responsable d'elle. Son confort et sa sécurité étaient mes priorités. Elle était ma raison d'être. Tant qu'elle était là, rien ne pouvait m'arriver.**

Arielle avait fait connaissance avec Sussu. Ces deux s'entendaient si bien que j'avais peine à les séparer pour ramener la plus jeune chez moi. Sussu aimait beaucoup Arielle. Elle me disait, dans un certain secret, que c'était la femme de ma vie.



\* \* \*



Sussu lui avait confié la « suite »... **mais ma mère adoptive était déjà « rappelée ».**

Nous adorions ses dahlias pompons. Sussu ne manquait jamais, lors de notre départ, de nous préparer un bouquet  
Où es-tu... mère ?

Et toi Arielle, pourquoi as-tu changé ainsi ? J'ai peine à reconnaître ma bien et tant aimée !

... Mais dans tout ceci... où est la **Grèce ?**

Je vais continuer à vous narrer quelques-unes de nos illustres aventures en ces contrées, sans oublier Gastounet.

Lorsque nous débarquâmes du ferry, une petite pluie fine s'abattit sur la route. Nous cheminions derrière une voiture que j'eus la bonne idée ou l'intuition de ne pas dépasser. En effet, dans un virage, elle glissa sur le bitume mouillé et quitta la chaussée pour terminer sa course dans un champ. L'accident n'était pas grave mais que faut-il retenir de cette anecdote ? Il est vrai que j'avais bien senti une instabilité de ma machine. Si je n'avais pas assisté à l'accident du véhicule me précédant, je me serais cassé la gueule avec ma passagère adorée. Il faut savoir que les macadams grecs sont d'une qualité résistant bien au soleil mais n'éliminant que très mal la pluie, créant ainsi des conditions d'insécurité, en se transformant en patinoire le temps de l'évaporation de l'eau de pluie. J'ai donc redoublé de prudence, observation, réflexion, conclusion, dispositions.

C'est fou ce que je peux être chiant par moments... n'est-ce pas ? Je sais ce que vous pensez mais abstenez-vous de l'exprimer je vous prie... !

C'était la première fois que je vivais une « extension » de moi sur un autre être ou peut-être, m'étais-je transformé en un appendice de celui-ci. Toujours est-il que nous étions devenus **une troisième entité.**

Nous pratiquions toutes sortes d'activités ensemble, y compris sportives. Arielle était une excellente athlète médaillée du collège Claparède. Elle était belle. Bien que physiquement fine, sa force musculaire n'avait d'égale que sa souplesse, son courage à la limite de la témérité... et tant d'autres qualités...

Contrairement à moi, elle n'avait pas peur du vide, ainsi m'avait-elle un jour sauvé la vie en Grèce.

Nous avons décidé de gravir une paroi rocheuse surplombant la mer. Au début, il n'y eut pas de problème, mais arrivés à son sommet, j'eus la mauvaise idée de regarder en direction du vide. Une crise de vertigo s'empara alors de moi. Je commençai à trembler comme une feuille et ne pus subitement, ni avancer, ni reculer. J'étais figé sur mon rocher, tel un crabe. J'étais paniqué.

Arielle intervint alors (je suis fier de vous conter cette histoire) et passa « par-dessus » moi afin de me montrer une série de prises me permettant de sortir de ce mauvais pas et terminer l'ascension. Je ne crois pas exagérer en vous disant qu'elle dut répéter maintes et maintes fois le trajet qu'elle venait d'improviser afin qu'on en finisse.

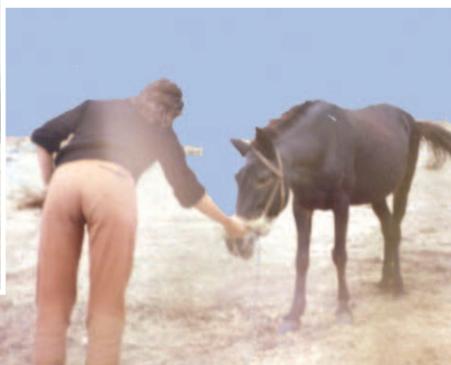
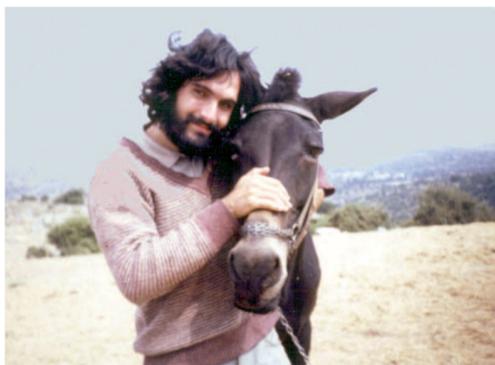


Elle était calme et sa voix était si douce que ses ordres se transformaient en invitation. J'ai fini par passer, fort de sa proximité rassurante. Vous seriez fiers d'avoir connu pareille déesse, mais encore eût-il fallu que vous supportiez ce qu'il conviendrait d'appeler sa «tête de lard» et son caractère peu commode en certaines circonstances.

Il y eut aussi l'âne triste. Le pauvre équidé était si famélique que son ventre était gonflé de gaz. Dans son périmètre que limitait une corde d'une demi-douzaine de mètres, il n'y avait pas un seul brin d'herbe. Je déteste la façon dont les Grecs traitent leurs animaux.

Nous voulions trouver une solution pour permettre à ces pauvres «obnubilés» de la carotte d'échapper à leur insupportable sort et cette façon de nous regarder, nous demander, nous supplier de faire quelque chose pour eux, nous fendait le cœur. Nous leur avons cédé le peu de pain que nous possédions mais ce n'était pas suffisant. Ils ne pourraient pas tenir longtemps ainsi... c'était évident.

Nous sommes repartis tête basse, ouïssant leurs hennissements de détresse. Arielle, très sensible, vécut la scène aussi mal que moi. Si nous avions été riches, nous aurions pu les ramener avec nous en Suisse. Je vous laisse apprécier...



Il y eut aussi ce magnifique voyage peu avant ou après la Grèce... à la conquête de l'art brut. Arielle en était aussi passée par là. Combien de fois n'a-t-elle pas visité, en compagnie de sa mère, Danièle, jamais avec moi, le musée du même nom à Lausanne. Elle nous avait rapporté une collection issue de la production d'Adolf Wölfli, Alois et autres grands producteurs dudit art.

Dans cette idée, elle suggéra de faire un saut au Palais idéal du facteur Cheval, une merveille. Tout ce qui l'enthousiasmait m'intéressait. Ainsi nous étions-nous rendus sur ces lieux situés en France et avons profité de la balade pour visiter Vaison-la-Romaine, ses quelques ruines et son couvent. Dans ce dernier régnait une telle atmosphère de paix que nous avons envie d'y séjourner pour toujours. Nous en étions déjà à discuter de la façon d'aménager les lieux.

Pour en revenir à ce voyage de plaisir et de détente aux motifs culturels, je lui avais offert peu avant une paire de chaussures de cuir rouge, les siens ayant fait leur temps. Elle les adorait. Malheureusement, elle aura dû les égarer durant le trajet et nous n'avons pu que constater cette triste réalité qui lui a tiré quelques larmes au passage. Arielle pleurait si bellement que cela me touchait de la voir en larmes. Je me mettais alors en quatre pour elle. J'aurais été capable d'aller jusqu'à danser sur ma tête... vous allez comprendre.



Lorsque Arielle était enfant, elle possédait une poupée du nom de «Bébéion». Lors d'un voyage en voiture en compagnie de ses parents, Arielle s'était mise en tête de lui faire prendre l'air par la fenêtre du véhicule. Malencontreusement, le jouet lui échappa, pour son plus grand malheur. N'osant informer papa de son infortune, elle s'était mise à pleurer discrètement.

Au retour, lorsque son père apprit l'importante perte, il lui en racheta une nouvelle mais il eut la délicatesse de lui dire, lorsqu'il la lui remit: «Bébéion est revenu à pied pour te rejoindre.»

Merci pour cela Jacques... voici ce qu'était la merveilleuse Arielle...

Chaque instant passé avec elle se transformait en moments de bonheur laissant de magnifiques souvenirs. J'ai tant de facilité à me remémorer tout jusque dans les détails, alors que près de vingt ans se sont déjà écoulés...

**Jamais Arielle ne me prend dans ses bras.** Elle était probablement autant, voire plus démunie affectivement que moi.



Avant de connaître Arielle, j'étais ami avec un biologiste et sa femme violoniste. J'avais présenté Arielle à ce couple. Ceux-ci s'entendaient à merveille avec elle, d'ailleurs, je ne connaissais personne qui ne l'aima pas. Elle faisait l'unanimité, c'était une grande joie et un immense honneur pour moi d'être son compagnon.

Pour revenir à ce couple d'amis, ceux-ci avaient une marotte; ils adoraient la spéléo et nous avaient proposé de nous en faire découvrir les joies. Nous voilà donc partis avec ce petit monde, direction le Jura entre Yverdon et Ste-Croix, à la découverte de la grotte à Jules. Nous étions (en tout cas au départ) proprement vêtus. La boue et l'humidité régnant dans ces lieux nous avaient transformés en mineurs de fond ou ouvriers de chantier. Arielle s'enthousiasmait tellement qu'elle faisait plaisir à voir, malgré l'inélégance de son accoutrement.

Au début, nous évoluâmes debout, puis tête baissée pour finir à quatre pattes tels des reptiles. À ce stade de déplacement peu confortable, il faut savoir, que tout ce que l'on parcourt dans un sens devra se faire dans la même position mais en sens inverse – les idiots n'ont pas prévu de « tourner sur route »... a-t-on idée. Je vous jure que de ramper en arrière est tout, sauf aisé. J'avais remarqué l'importance qu'a la lumière sur la psyché. En son absence, la claustrophobie susceptible d'être ressentie peut s'avérer dramatique.

Tout se passa fort bien grâce à la prudence de nos amis ayant pris la météo et d'autres précautions avant le départ, comme par exemple, informer quelques personnes de notre départ et notre position avec consignes de nous attendre jusqu'à une certaine heure avant d'informer les secours! Fin du cours...





C'était une très bonne expérience. Nous l'aurions sûrement réitérée si ces amis ne s'étaient pas dissipés dans l'épaisseur et l'érosion du temps... dommage, je les aimais bien... nous les aimions bien.

\*\*\*

J'avais peine à me faire accepter des groupes.

Lorsqu'arriva la période des stages de médecine, chirurgie et neurologie, j'eus de bien désagréables surprises. J'étais trop souvent pris à partie. Beaucoup plus grave, on m'avait « taillé un costard » et même si ses coutures étaient faites de calomnies, elles étaient tenaces et me jouaient des tours dans ma mouvance, aux encolures et entournures. Très vite cette réputation finit par empoisonner la plus grande partie de mon existence. Je passais pour un séducteur sans scrupules au comportement de « dingue ». La médisance avait fini par me coller à la peau et enserrer ma personnalité dans ses filets en une douloureuse étreinte de nature à m'étouffer. Je me retrouvais ainsi emprisonné dans ses mailles. Cela augmenta considérablement mon isolement dans une société qui ne laisse que très peu de place à des êtres humains vrais et la considération qu'elle leur doit. Ils finirent par s'arranger pour me démolir ou tenter de le faire, par toutes méthodes jugées utiles. J'aurais peut-être dû appartenir à la Franc-Maçonnerie...

Lors de mon premier jour de stage en chirurgie orthopédique, je fus surpris de ne pas entendre l'énoncé de mon nom qui pourtant, aurait dû figurer dans cette liste. Je fis remarquer au premier chef de clinique ce que je croyais être une omission. Il me rétorqua texto, sur un ton narquois: « Je ne t'ai pas oublié vieux mais ta réputation t'a précédé. Je vais m'occuper de toi. » Je ne voyais pas du tout de quoi il voulait parler. J'ai cru qu'il s'agissait d'une de ces plaisanteries de boy-scouts caractérisant bien la mentalité de ces petits toubibs. Puis ce fut le choc et l'abasourdissement. Cette remarque était loin d'être anodine. **Elle était sûrement de nature à me déstabiliser et compromettre injustement l'édifice de mon avenir pour lequel je m'étais battu loyalement et honnêtement.**

**Dès ce jour, tout a changé pour moi et en un instant tout a basculé.** Ainsi, mes principes basés sur la justice et le respect d'autrui se sont-ils écroulés tel un jeu de cartes. Ce fut un des plus horribles moments de ma vie. J'ai pu juger rapidement de l'ampleur de cette condamnation à mort. En effet, après que j'eus passé mon final, malgré ma belle réussite, j'avais écrit près de cent vingt lettres afin de trouver un poste de médecin-assistant. Je n'avais reçu qu'une réponse positive... une place vacante en psychiatrie gériatrique, travail dont personne ne voulait. Arielle fut également engagée dans ce même hôpital.

Pour revenir à mon stage d'orthopédie de quatrième année, j'étais si malmené que j'avais fini par déprimer. J'étais très malheureux, non pas parce que l'on me maltraitait, mais je voyais naître avec tant de clarté un mécanisme pervers s'élevant devant moi tel un géant, contre lequel je ne pourrais lutter. Le combat, d'entrée inégal, car sis sur l'injustice, le mépris et la non-reconnaissance d'autrui, était déjà engagé. L'irrespect dont ils faisaient preuve envers et face à l'homme au travail acharné que j'étais et la transfiguration qui en résultait, cet irrespect, je ne le méritais pas. Au contraire, j'aurais dû bénéficier de la plus élémentaire des considérations. Or, «ils» décidèrent de me traiter avec mépris. **Genève avait payé ma formation que j'ai bien méritée pour ensuite me cracher au visage sans ménagement...** Je n'y comprenais rien... et vous?

J'étais **l'homme à abattre**. Le mépris et l'agressivité que je leur inspirais étaient issus de la peur qu'ils avaient de moi. Je les surclassais tout naturellement, ne serait-ce simplement que parce qu'ils étaient les auteurs de tant de bassesses. Cela, ils ne le supportaient pas... ils ne se supportaient pas.

J'assume ma part de responsabilité car je commençais à développer agressivité et rancœur face à ce qu'ils représentaient de plus ignoble. Je gérais mal cette situation devenue embarrassante et m'ayant très vite dépassé.

Arielle constata que mon humeur changeait et se péjorait. Elle m'avait interrogé sur les raisons de cette métamorphose caractérielle... je lui avais tout raconté.

Il faut également savoir qu'elle n'aimait pas beaucoup que l'on s'en prenne à son entourage.

Elle rendit visite à mon insu au chef de service d'orthopédie. Elle lui demanda quelques explications. Bien que tardivement, son intervention calma les esprits. Subitement en effet, sans que je sache pourquoi, tout le monde devint plus gentil avec moi, mais le mal était fait et ce dernier continuerait son action perverse allant jusqu'à compromettre mon équilibre mental, mon comportement enfin... mon humeur.

**J'ai su alors que je ne pourrais jamais rien foutre dans cette «putain» de ville.**

Je puis affirmer ici que ce foulage aux pieds de mes valeurs furent de nature à me déstabiliser en grande partie et perturber mon histoire avec Arielle.

Comme je le disais plus haut, mon semis était sain mais ce n'était pas le cas de ma récolte... quelle amertume!

J'en veux beaucoup à ces «rats» d'avoir influencé négativement, voire détruit bon nombre de mes constructions, édifices, enfin mes rêves. Que l'on ne vienne pas me dire que je cherche des coupables, j'assume mes responsabilités, qu'ils en fassent autant. Nous nous trouverons tous alors, sur la bonne voie...

*J'espérerai jusqu'à mon dernier souffle... je le jure... dussé-je avaler le roseau.*

